

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Vendredi 7 septembre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Vendredi 7 septembre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Diplomatie](#), [Politique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Hongrie\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Portrait \(Dorothee\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date 1849-09-07

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer Vendredi 7 sept 1849

J'ai déjeuné hier avec dix huit personnes, quelques une venues de Rouen, de Trouville et de Paris. J'ai été frappé de l'uniformité de leur langage. Elles disent que, dans les villes, dans la bourgeoisie, Henri V et le comte de Paris ensemble gagnent beaucoup de terrain ; dans les campagnes, l'Empereur. Les paysans ne veulent de la légitimité, ni de la République. Je parie toujours, d'ici à assez longtemps, pour le statu quo, ou à peu près. Mais le sentiment de l'instabilité domine évidemment toujours dans les esprits. Il renaît pourtant une peu de prospérité. Rouen, Le Havre, Lyon, sont contents. Quand l'Assemblée se réunira, le cabinet pourra se targuer de la tranquillité publique pendant l'entracte, du silence des Conseils généraux et de la renaissance des Affaires. C'est assez, ce me semble, pour ralentir l'attaque. Il y avait là hier, deux membres de l'Assemblée qui disaient tout haut : " Si nos gros bonnets veulent prendre le pouvoir, nous renverserons le cabinet sur le champ ; sinon, ce n'est pas la peine. " Il ne me revient sur les dispositions de Molé et de Thiers, que ce que je vous ai déjà dit. On évalue, dans l'Assemblée, les rouges à 200 ; le tiers-parti, amis de Dufaure à 150 ; décidés, légitimistes ou Orléanistes à 400. Je n'ai rien de plus dans mon sac pour l'intérieur. Au dehors, je sais que Georgey est déjà gracié. J'en suis charmé. J'ai peu de confiance dans la magnanimité par habilité. Au reste, les affaires de l'Autriche en Italie, bien que plus simples et plus finies en apparence que les affaires en Hongrie, me semblent, au fond, plus mauvaises et moins finissables. Je comprends une vraie pacification entre l'Autriche et la Hongrie ; il y a là des bases d'arrangement, une semi-indépendance, une constitution ancienne et reconnue, et qui peut être rajeunie. Entre l'Autriche et la Haute Italie, il n'y a que de la force ; point de passé autre que la conquête ; point de droits naturellement acceptés. La force est probablement très suffisante pour rester. Mais rester, ce n'est pas pousser des racines ; et il faut des racines, surtout de notre temps où les orages sont toujours à prévoir. Il y a assez de mauvaise humeur en effet dans le billet de lord John. Je crois, comme vous, qu'on ne s'épargnera pas pour vous brouiller, et qu'on n'y réussira pas. Ce serait trop bête. Pour vous, vous avez beau jeu à être patient. Et pour l'Autriche, elle ne peut se rétablir que par la patience. Je ne la connais pas assez bien pour savoir. Quelles sont les ressources de régénération intérieure. Je suis porté à croire qu'elle en a, qu'elle se relèvera. Mais il faut qu'elle se relève. Sans quoi, ce sera lord John qui aura raison, et vous serez vis à vis de l'Autriche, comme vis-à-vis de la Turquie et de la Perse, des protecteurs-héritiers. Le monde sera curieux à voir dans un siècle ou deux. Il aura résolu bien des problèmes.

Je rentre dans le Val Richer. J'y attends demain D'Haussonville. J'y ai aujourd'hui Lady Anna Maria Domkin qui me raconte des commérages de Richmond, Madame de Caraman cherchant un mari anglais et disant aux personnes qui lui demandent pourquoi elle n'en prend pas un : « Ma vie est voué aux arts. » Elle (Lady Anna-Maria) s'étonne que vous vous plaisiez à Richmond, entre Lady Alice Peel, Madame de Metternich et les Berry. J'ai défendu vos sociétés et dit du bien de Lady John. Votre lettre à lord John est très bien tournée. Vous avez le don de la malice dans la franchise.

Samedi 8 Sept heures

Je relis votre lettre. Je voudrais précisément vous demander des nouvelles de Marion. Faites-lui, je vous prie, toutes mes tendresses, mes anciennes et constantes tendresses. Je ne puis souffrir ces longs silences, ne point parler et ne rien entendre des personnes qu'on aime, comme si l'amitié n'était plus ou si la mort était déjà là. Interrompez cela pour moi, de temps en temps, avec Marion. C'est vraiment bien triste que ses parents ne veuillent plus de Paris. Est-ce qu'elle ne

pourrait pas, elle, y venir passer six semaines ou deux mois avec vous, quand vous y serez, pour sa santé ? Comment va Aggy ? Je suis sûr que vous ne faites pas attention au concile provincial qui va se tenir à Paris. Vous avez tort. C'est un événement. Soyez sûr que les questions religieuses reprendront en France une grande place, ne fût-ce que parce qu'on n'en a pas parlé depuis longtemps. Les libertés politiques pourront souffrir de tout ceci ; les libertés religieuses, non. Celles-là seront nouvelles, et sacrées. Et elles fourniront, autant que les autres, de quoi parler et se quereller.

Avez-vous remarqué ces dernières paroles de Manin quittant Venise : « Quoiqu'il arrive, dites : cet homme s'est trompé ; mais ne dites jamais cet homme nous a trompés. Je n'ai jamais trompé personne ; je n'ai jamais donné des illusions que je n'avais point ; je n'ai jamais dit que j'espérais lorsque je n'espérais pas. » C'est bien beau. Je m'intéresse à cet homme-là.

Onze heures

Votre lettre arrive, plein d'intérêt. Si ce que vous dit Marny est vrai, le changement de cabinet sera un événement. Adieu, adieu. Adieu, G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Vendredi 7 septembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-09-07.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 19/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3108>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 7 sept. 1849

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationRichmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

2468
Vol. 11: ch. - Vendred. 7 sept. 1849

J'ai été avec hier avec dix huit
personnes, quelques-uns venus de Rouen, de Jumièges
et de Paris. J'ai été frappé de l'uniformité de leur
langage. Elles disent que dans la ville, dans la
bourgeoisie, Henri V et le comte de Paris ensemble
gagnent beaucoup de terrain; dans la campagne
l'Empereur. Les paysans ne veulent ni de la légitimité,
ni de la République. Le parti toujours, Vain à
avoir longtemps, sous le Stall quo, ou à peu près. Mais
le sentiment de l'instabilité domine évidemment
toujours dans les esprits.

Il paraît pourtant un peu de prospérité.
Rouen, Le Havre, Lyon, sont contents. Quand Harcourt
se réunira, le cabinet pourra le charger de la
tranquillité publique pendant l'absence de l'acte
des Conseils généraux et de la commission des affaires.
C'est aisé, ce me semble, pour ralentir l'attaque.
Il y avait là, hier, deux membres de l'Assemblée
qui disaient tout haut: « Si nos gens sont
vieux, prends le pouvoir, nous nous en irons le
saliner sur le champ; sinon, ce n'est pas la
peine ». Et me reviennent sur les dispositions de
Motté et de Thiers, que ce que je vous ai déjà dit.
On évacue, dans l'Assemblée, les rangs à 200;

Les trois-partis, amis de Defiance, à 150; les conservateurs par la patrie, le
d'idois, législateur ou cléricals, à 400.

Je me suis en plus dans mon sac pour l'indépendance. Je suis pe-
sant de bon, je vois que Georgey est déjà grave. J'en ai été de retour.
Suis charmé. J'ai peu de confiance dans la marine, sans quoi, la deux la-
minité de l'air, et je ne suis qu'un plus à leur verser, mais à moi à moi à
magnanimité pour habitude. Au reste, les affaires de la Turquie et de
l'Autriche en Italie, bien que plus simple et de grande importance
plus finis, en apparence que les affaires en Hongrie, deux. Il aura résolu

me semblait, au fond, plus mauvais, et moins
finissable. Je comprends une vraie pacification
entre l'Autriche et la Hongrie; il y a là de
bon d'arrangement, une plus indépendance, une
constitution ancienne et moderne, qui peut être
devenue. Entre l'Autriche et la Haute Italie, il
n'y a que la force; point de point d'ordre que la
longue; point de droits mutuellement acceptés. Vous vous plaisez à
la force et probablement très suffisante pour rester. Pul, Madame de
Mais rester, ce n'est pas pousser de racine; et
il faut des racines, surtout de notre pays où
les orages sont toujours à prévoir.

Il y a assez de mauvaise humeur en effet
dans la ville de Lord Byron. Je suis, comme vous,
qu'on ne s'empare pas pour vous braver, et
qu'on ne s'empare pas. Ce serait trop hâter. Pour
vous, vous avez beau jeu à l'être patiemment. Et
pour l'Autriche, elle ne peut le s'obliger que

Je vous prie, toutes mes
cortesies, tendresse
d'ailleurs, ne point per-
personnes qu'on aime

Je vous prie, toutes mes
cortesies, tendresse
d'ailleurs, ne point per-
personnes qu'on aime

à 150; les conservatoires par la patrie. Je ne la commis par avoir bien pour
à 200.

J'avais quelle sorte les ressources de régénération
son sac pour l'indépendance. Je suis parti à trois qu'elle en a, et
est déjà grande. J'en qu'elle se relâche. Mais il faut qu'elle se relâche.
J'aurai dans la main, sans quoi, la belle Lady John qui aura raison, et
qui aura plus à dire que deux fois à moi de l'autorité comme vi à moi
de la Turquie et de la France les protestations. Mais
de plus simple et de monde deux semaines à voir dans un siècle ou
affaires en Hongrie, deux. Il aura obtenu bien des problèmes.

J. rentre dans le Nat Riches. J'y aborde d'un
Haustronville. J'y ai aujourd'hui Lady Anna Maria
Donkin qui me raconte de commiser, de Rich-
mond, Madame de Larance cherchant en mon-
d'argent, et disant aux personnes qui lui demandent
pourquoi elle ne prend pas un: "Ma vie est une
aux arts." Elle (Lady Anna Maria) s'ennuie
vous vous plaisez à Richmond, entre Lady Alice
Paul, Madame de... Christchurch et les Barry. J'ai
défendue vos sociétés, et dit au bien de Lady John.

Votre lettre à Lord John est très bien tenue. Vous
avez le don de la malice dans la franchise.

Samedi 8 - sept heures.

de humeur en effet

Je vous, comme vous,
vous, brouillés, et
vous trop bête. Pour
une patrie. Et
de rétablir que

Je reçois votre lettre. Je voudrais préciser mes sous-
demandes de nouvelles de Marion. Faites-lui, je
vous prie, toutes mes tendresses, mes amitiés et
constantes tendresses. Je ne puis souffrir la long-
s'écouler, de points portés et de rien entendre des
personnes qu'on aime, comme si l'amitié n'était

plus au si la mort étoit déjà là. Interrompez cela
bonsoir, de tout en train, avec Marion. C'est
vraiment bien triste que des parents ne viennent
plus de Paris. Est-ce qu'elle ne pourrait pas, elle,
y venir passer dix semaines ou deux mois avec
vous, quand vous y serez, pour la Santa? Comme
va Aggy?

Je lui dis que vous ne sachiez pas attention
au Comité provincial qui va se tenir à Paris.
Vous avez tort. C'est un événement. Soyez sûre que
les quakers religieux reprendront en France une
grande place, ne fût-ce que parce qu'on n'en a pas
parlé depuis longtemps. Les libéraux politiques peuvent
souffrir de tout ceci; les libéraux religieux, non.
Celle-là seront nouvelles, et sages. Et aller, pour
autant que les autres, de quoi parler et de querelles.

Avez-vous remarqué les dernières paroles de
Marian quittant Menis: « L'ami qui arrive, dit-il:
cet homme s'est trompé; on ne dit jamais: cet
homme non a trompé. Je n'ai jamais trompé
personne; je n'ai jamais donné de illusions que je
n'avais point, je n'ai jamais dit que j'espérais
lorsque je n'espérais pas. » C'est bien beau. Je
m'intéresse à cet homme-là.

Notre lettre arrive, pleine d'intérêt. Si ce que vous dit
Marian est vrai, le changement de cabinet sera un
événement. Adieu, adieu. Adieu, ~~adieu~~